



Méthode de la dissertation philosophique

Baptiste Mèlès

► **To cite this version:**

| Baptiste Mèlès. Méthode de la dissertation philosophique. Licence. France. 2020. cel-01225188v2

HAL Id: cel-01225188

<https://hal.archives-ouvertes.fr/cel-01225188v2>

Submitted on 5 Jan 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

Méthode de la dissertation philosophique

Baptiste Mèlès

17 décembre 2020

Table des matières

1	Conception du plan détaillé	2
1.1	Gestion du temps	2
1.2	Problématisation puis accumulation des idées	3
1.3	Composition du plan	3
1.4	Introduction et conclusion	4
2	L'introduction	4
2.1	Amorce	5
2.2	Définitions	6
2.2.1	Comment élaborer une définition nécessaire et suffisante	6
2.2.2	Éliminer la circularité	7
2.2.3	Explication informelle	8
2.2.4	Comment définir les termes polysémiques	9
2.2.5	Sujets définitionnels	9
2.3	Problématisation	10
2.4	Annonce du plan	12
2.5	Types de sujet	13
2.5.1	Un seul concept	13
2.5.2	Deux concepts	14
2.5.3	Une question	15
2.5.4	Une citation	15
3	Le développement	15
3.1	Les parties	15
3.1.1	Le plan analytique	16
3.1.2	Le plan dialectique	17
3.1.3	Le plan par renversement de valeurs	18
3.2	Les sous-parties	19

3.2.1	Les raisonnements	21
3.2.2	Les exemples	22
3.2.3	Les références	23
3.3	Transitions	24
4	La conclusion	26
5	Exemple de plan détaillé : La nature est-elle bien faite ?	27
6	Exemple de dissertation rédigée : La nature est-elle bien faite ?	30
7	Sujets de dissertation	35

L'objectif de la dissertation de philosophie est de soulever un problème sur un sujet donné, et d'y proposer une réponse éclairée.

La présente méthode décrit :

1. comment rédiger le brouillon (section 1) ;
2. la composition de l'introduction, du développement et de la conclusion (sections 2 à 4) ;
3. un exemple de plan détaillé et de dissertation rédigée (sections 5 et 6) ;
4. une liste de sujets de dissertation (section 7).

1 Conception du plan détaillé

La composition d'une dissertation a lieu en trois moments : la conception d'un plan détaillé, la rédaction, la relecture.

1.1 Gestion du temps

Le brouillon est un moment essentiel de la dissertation. Il faut donc lui consacrer suffisamment de temps, sans pour autant menacer la qualité de la rédaction.

On dispose généralement de quatre heures en licence pour composer une dissertation, et de sept heures pour l'agrégation. On doit ménager un temps important pour la rédaction, car dans la précipitation, il est presque impossible de réfléchir efficacement. On peut donc consacrer 1h ou 1h30 au brouillon en licence (donc 2h30 ou 3h pour la rédaction), 3h pour l'agrégation (donc 4h pour la rédaction).

	Brouillon	Rédaction	Relecture	Total
Licence	1h15	2h15	30 min.	4h
ENS, Capes	2h30	3h	30 min.	6h
Agrégation	2h30	4h	30 min.	7h

L'idéal est d'avoir terminé la rédaction avec au moins 15 minutes d'avance en licence, 30 minutes pour l'agrégation ; on se réserve ainsi un temps suffisant pour la relecture.

Il faut se réserver un temps confortable pour la relecture finale. Cette étape cruciale permet de corriger l'orthographe et des lapsus parfois graves, de rajouter quelques mots ou phrases afin de lever des ambiguïtés ou d'apporter des précisions. Elle peut permettre de grappiller un ou deux points précieux¹.

1.2 Problématisation puis accumulation des idées

Ne commencez surtout pas par accumuler des idées au hasard. Vous perdriez du temps en notant des choses inutiles et hors sujet que vous essaieriez de caser à toute force dans la dissertation afin de rentabiliser l'effort et le temps perdus.

D'abord, élaborez la définition de chacun des termes importants du point de vue du sens commun. Voir plus bas la section 2.2.

Ensuite, construisez la problématique qui permettra de traiter le sujet. Voir plus bas la section 2.3.

Enfin seulement, accumulez les idées — thèses, auteurs, références — qui seules permettent de répondre à la problématique. Cette dernière vous donne un critère clair pour exclure toute idée qui serait hors sujet.

1.3 Composition du plan

Une fois que l'on a suffisamment d'idées et que leur organisation commence à se préciser dans notre esprit, on peut passer à la constitution du plan détaillé. Voir un exemple de plan détaillé dans la section 5.

Chaque partie du plan doit être formulée par une thèse explicite, et, si possible, par des « formules » facilement reconnaissables (on en trouvera quelques exemples ci-dessous : la substance comme substrat, comme fiction,

1. Certains correcteurs sanctionnent explicitement d'un ou deux points une orthographe défailante. Ceux qui ne le font pas sont souvent plus sévères : l'impression générale de négligence que délivre la copie les incite à en retirer implicitement bien plus.

ou comme fonction ; la guerre comme déchaînement de violence, comme violence rationnelle, ou comme violence raisonnable ; etc.). Voir plus bas la section 3.1.

Le plan détaillé doit contenir toutes les parties, les sous-parties et les arguments. Chaque partie ou sous-partie doit comporter un titre exprimant la thèse locale en quelques mots (par exemple « I - La substance est un substrat », « A) la substance a un primat ontologique », « B) la substance a un primat chronologique », « C) la substance a un primat chronologique », « II - La substance est une illusion »). Voir plus bas la section 3.2.

Enfin, dans le plan détaillé, on doit noter avec soin la structure logique de chacune des transitions (voir la section 3.3). Cette précaution garantit que le passage d'une partie à une autre ne sera pas artificiel ou simplement rhétorique.

1.4 Introduction et conclusion

Une fois le plan terminé, récrivez intégralement au brouillon l'introduction et la conclusion. Ainsi, si vous êtes pris par le temps en fin de rédaction, vous n'avez plus qu'à recopier la conclusion, et la dissertation se terminera proprement, même si dans le développement vous n'avez pas eu le temps d'écrire en détail tout ce que vous espériez. Voir plus bas les sections 2 sur l'introduction et 4 sur la conclusion.

Voir un exemple de dissertation rédigée dans la section 6, que vous pourrez comparer avec le plan détaillé de la section 5.

2 L'introduction

L'introduction doit être la présentation, progressive et détaillée, de la problématique.

Ne citez pas de noms de philosophes en introduction : ceux-ci sont rigoureusement étrangers à la problématisation de la question, même si plus tard ils vous seront évidemment très utiles pour proposer des réponses. Partir de l'état de la littérature philosophique serait inverser le juste ordre des choses : il faut aller des problèmes à la philosophie, non de la philosophie aux problèmes. Dans l'introduction — comme plus tard dans la conclusion — l'étudiant doit assumer ses responsabilités, n'engager que soi, mais s'engager totalement.

Une introduction est généralement composée des parties suivantes, chacune pouvant être présentée en un alinéa :

1. l'*amorçe* (déconseillée par l'auteur de ces lignes : voir la section 2.1) ;

2. la définition des termes du sujet (voir la section 2.2) ;
3. la construction de la tension (en un ou plusieurs paragraphes : voir la section 2.3) ;
4. la formulation explicite de la problématique (une question unique) ;
5. l'annonce du plan (une phrase par partie, chacune étant une réponse explicite à la problématique et au sujet : voir la section 2.4) ;
6. la présentation des *enjeux* de cette problématique (fortement déconseillée).

Il faut apporter un soin particulier à l'introduction, et plus tard à la conclusion, car ce sont les deux parties qui marquent le plus les correcteurs. Une introduction bancale ou expéditive laissera une impression négative que le meilleur développement du monde ne saura dissiper.

Une bonne introduction occupe généralement entre une demi-page (surtout en licence) et une page entière (principalement pour l'agrégation). À plus d'une page et demie, elle commence à trop s'étirer : les questions partent dans tous les sens, parce que le candidat n'arrive pas à resserrer son étude sur une problématique unique.

2.1 Amorce

L'auteur de ces lignes déconseille personnellement de commencer la copie par une amorce.

Certains préconisent de partir d'une anecdote, d'un exemple tiré du quotidien, d'un exemple historique etc., avant de définir les termes et de construire la problématique. Par exemple, pour le sujet « La guerre », on peut imaginer de partir d'une comparaison entre deux figures historiques :

Jean Jaurès est mort pour avoir refusé la guerre quand son pays la désirait, Jean Cavallès pour l'avoir acceptée quand son pays y avait renoncé : aujourd'hui ils sont tous deux reconnus comme des « justes ». De ce constat paradoxal on peut tirer deux interrogations : la première porte sur la nature de la guerre, la seconde sur les moyens de son évaluation morale et politique.

L'ensemble de la dissertation pourra donc être vu comme la tentative d'explication de ce simple constat : que Jaurès et Cavallès, avec des comportements apparemment opposés, puissent être l'objet des mêmes éloges.

En tout état de cause, ne partez surtout pas de l'histoire de la philosophie, en disant par exemple que Hobbes justifie la guerre par l'état de nature, etc. La dissertation, dans l'introduction, doit pour ainsi dire s'appuyer sur la fiction que la philosophie n'ait pas préexisté à notre réflexion. La diversité des

opinions philosophiques n'est jamais un bon point de départ de dissertation : l'interrogation sur le sexe des anges a beau avoir suscité bien des opinions contraires, elle n'en a pas le moindre intérêt pour autant.

Mais l'amorce est hautement facultative. En cas de manque d'inspiration, il vaut mieux en faire totalement l'économie que de la rédiger maladroitement. En pratique, les amorces sont presque toujours hors sujet et reliées très artificiellement, ou pas reliées du tout, à la problématisation. Elles nuisent donc plus au candidat qu'elles ne lui sont utiles. C'est pourquoi l'auteur de ces lignes recommande de ne pas faire d'amorce et de partir directement de la définition des termes du sujet.

2.2 Définitions

La définition des termes du sujet est, du point de vue logique, le véritable début de la dissertation. Une copie peut commencer *ex abrupto* par la définition des concepts. L'introduction est alors sobre mais efficace.

Ne mentionnez pas explicitement « le sujet » ou « l'intitulé » avec des formules comme « Ce sujet nous propose de réfléchir sur... » ou « Le pré-supposé de ce sujet est... ». Commencez directement par la définition des termes.

La définition des termes du sujet consiste à prendre chaque terme important de l'énoncé et à le définir conformément au sens commun. Les définitions ne doivent surtout pas présupposer une thèse philosophique particulière. Par exemple, ne définissez pas « Dieu » comme une entité immanente à la nature (que vous pensiez ou non à Spinoza) car ce n'est généralement pas en ce sens que l'on utilise ce terme. Vos définitions en introduction doivent être œcuméniques et être acceptées comme des évidences par la première personne rencontrée dans la rue.

2.2.1 Comment élaborer une définition nécessaire et suffisante

Une bonne définition doit être nécessaire et suffisante : on doit pouvoir aller du concept à la définition *et surtout* de la définition au concept. En termes aristotéliens, une bonne définition doit non seulement énoncer le genre, mais également la différence spécifique² ; c'est cette dernière qui fait souvent défaut.

Voici la procédure pour parvenir à une bonne définition.

1. Identifier le genre. Exemple : « la guerre est un conflit ».

2. Aristote, *Topiques*, IV, 101b20 ; V, 101b35–102a20.

2. La définition est-elle nécessaire ? En l'occurrence : toute guerre est-elle un conflit ? Chercher des contre-exemples. Si l'on n'en trouve pas, passer à l'étape suivante.
3. La définition est-elle suffisante ? En l'occurrence : tout conflit est-il une guerre ? Chercher des contre-exemples (conflits entre animaux, entre collègues) et se demander quels critères les distinguent d'une guerre. Ajouter ces critères à la définition jusqu'à ne plus trouver de contre-exemple.

Toute guerre est en effet un conflit (on peut donc aller du concept à la définition), mais tout conflit n'est pas une guerre : il existe des conflits entre collègues de travail, entre membres d'une famille, entre mâles dominants dans un troupeau, et ces conflits ne sont pas des guerres (on ne peut donc pas aller de la définition au concept). Il faut donc trouver, parmi l'ensemble des conflits, ce qui distingue la guerre en particulier. Les conflits entre animaux ne sont pas des guerres car ils ne sont pas armés, les conflits entre personnes ne sont pas des guerres car ils n'impliquent pas des groupes. On peut donc rajouter à notre définition ces deux critères, et l'on obtient la définition : « la guerre est un conflit armé entre des groupes humains »

Pour résumer, voici les conditions d'une bonne définition telles que les a énumérées Kant :

Ces mêmes opérations auxquelles il faut se livrer pour mettre à l'épreuve les définitions, il faut également les pratiquer pour élaborer celles-ci. — À cette fin, on cherche donc 1) des propositions vraies 2) telles que le prédicat ne présuppose pas le concept de la chose 3) on en rassemblera plusieurs et on les comparera au concept de la chose même pour voir celle qui est adéquate 4) enfin on veillera à ce qu'un caractère ne se trouve pas compris dans l'autre ou ne lui soit pas subordonné³.

2.2.2 Éliminer la circularité

Il faut prendre garde à éliminer toute circularité dans la définition. Par exemple, dire « la guerre est l'activité guerrière » serait simplement transformer un nom commun en adjectif et ne nous avancerait pas d'un pouce sur les critères qui font qu'une activité est une guerre. Cas extrême de circularité, le Père Étienne Noël définissait en 1647 la lumière comme « un mouvement lumineux de rayons composés de corps lucides, c'est à dire lumineux ».

Attention, la circularité est parfois bien cachée. Par exemple, définir la pensée comme « activité *mentale* du sujet » serait s'exposer à la question de

3. Kant, *Logique*, §109.

savoir ce qu'est à son tour l'« activité mentale »... et à la réponse spontanée : « l'activité mentale est l'activité de la *pensée* ». La définition est circulaire ! De même, définir l'animal en commençant par dire qu'il est un être « biologique » ou « doué de vie », « animé » ou « possédant une âme » (*anima*), ce n'est que déplacer toute la difficulté dans l'un de ces mots. On peut plutôt proposer de définir l'animal comme « un être capable de se déplacer et de viser ses propres fins » : on a ainsi défini le concept par des mots strictement plus simples.

2.2.3 Explication informelle

Après avoir énoncé la définition, vous pouvez rajouter quelques phrases d'explication informelle, l'illustrer par des exemples, etc. Ces explications ne doivent surtout pas se substituer à la définition afin de ne pas entourer le concept d'un flou impressionniste. La frontière entre définition et explication doit être claire.

Voici quelques exemples.

Pour le sujet « Histoire et géographie » :

L'histoire est la discipline qui décrit les faits du passé selon leur ordre temporel. On parle ainsi, selon les domaines, d'histoire politique, d'histoire de l'art, d'histoire des sciences ou d'histoire des idées.

Définition
Explication

La géographie est la discipline qui décrit la répartition spatiale des faits. On appelle ainsi géographie physique celle qui décrit la position des montagnes et des mers, géographie humaine celle qui décrit des phénomènes tels que la concentration des villes ou la périurbanisation.

Définition
Explication

Pour le sujet « L'insurrection est-elle un droit ? » :

Une insurrection est l'usage de la force par une partie de la population d'un territoire contre le pouvoir qui la régit. La prise de la Bastille en 1789 et les mouvements de 2020 visant à destituer Loukachenko en Biélorussie sont ainsi des insurrections.

Définition
Explication

Le droit est l'ensemble des textes définissant ce que le pouvoir autorise ou interdit à la population qu'il régit. Plus strictement, « un » droit est ce dont le pouvoir garantit la possibilité à sa population. Par exemple, le droit de vote est la possibilité pour chaque citoyen de faire en sorte que l'opinion qu'il exprime soit prise en compte lors d'une consultation.

Définitions
Explication

Pour le sujet « La nature est-elle bien faite ? » :

Par nature, on entend généralement l'ensemble des choses et des processus matériels qui ne résultent pas d'une activité humaine. On dit ainsi que les fleurs, la gravitation, l'homme même en tant qu'animal relèvent de la nature.

Définition

Explication

On dit qu'une chose est bien faite lorsqu'elle est conforme à une norme donnée. Un travail est bien fait s'il répond aux attentes, une œuvre d'art est bien faite si elle suscite la satisfaction attendue, une démonstration est bien faite si elle prouve ce qu'elle entend prouver.

Définition

Explication

2.2.4 Comment définir les termes polysémiques

Souvent, un terme à définir possède plusieurs significations. Deux cas de figure se présentent alors.

1. Si toutes les significations sont liées les unes aux autres, allez du multiple à l'un, c'est-à-dire commencez par donner les différentes définitions, puis montrez quelle essence elles ont en commun (par exemple, pour le sujet « La corruption », vous pouvez chercher une essence commune aux emplois métaphysique, botanique et politique du mot).
2. Si, à l'inverse, les différentes significations sont relativement indépendantes les unes aux autres, distinguez clairement les différents emplois et éliminez ceux qui ne sont pas pertinents (par exemple, pour le sujet « Le corps peut-il être objet d'art ? », vous pouvez stipuler dès l'introduction que vous entendrez le corps exclusivement dans le sens de « corps humain » et non dans le sens métaphysique d'un individu matériel).

2.2.5 Sujets définitionnels

Il arrive que tout l'enjeu d'un sujet de dissertation soit précisément de définir un concept, notamment quand il commence par « qu'est-ce que » : « Qu'est-ce que le bonheur ? », « Qu'est-ce qu'agir ? », « Qu'est-ce qu'une chose ? », etc. Dans un sujet définitionnel, le concept doit recevoir *plusieurs* définitions : la définition du sens commun en introduction, une définition par partie et la définition définitive en conclusion. Ainsi, même quand la définition est l'enjeu même de la dissertation, il faut impérativement définir le concept dès l'introduction.

2.3 Problématisation

La problématique est la question unique que la dissertation cherche à résoudre. Elle doit être présentée sous la forme d'une phrase interrogative directe.

Afin d'éviter tout risque de confusion, l'introduction doit contenir une seule et unique question. Certains candidats ont tendance à accumuler sans ordre des questions vaguement apparentées : « L'activité théorique de l'homme peut-elle être simulée tout entière par la simple manipulation de signes qui caractérise le calcul ? Les machines peuvent-elles tout faire ? L'homme sera-t-il remplacé à terme par des ordinateurs ? ». Mais cette succession de questions angoissées témoigne parfois d'une absence de choix, d'une hésitation entre plusieurs problématiques, et de leur simple juxtaposition. Le correcteur ne sait pas si elles sont toutes subordonnées à la première, si elles en précisent progressivement le sens (et dans ce cas c'est la dernière qui doit être retenue comme problématique définitive), ou encore si elles étudient trois aspects d'une seule et même problématique, qui quant à elle ne serait pas mentionnée. Il faut donc en choisir une seule ; c'est ce qui garantit l'unité de la dissertation.

La problématique ne doit pas être la répétition pure et simple du sujet : les définitions que vous avez produites vous permettent de poser plus finement le problème. Par exemple, pour le sujet « Toute pensée est-elle un calcul ? », on peut poser la problématique suivante : « Peut-on, dans la pensée humaine, faire abstraction de toute signification et n'y voir qu'une simple manipulation de signes ? ». Entre le sujet et la problématique, on a progressé, et ce grâce aux définitions, qui permettent de mieux comprendre où se loge véritablement le problème.

La problématique n'est rien d'autre que l'explicitation de ce qui, dans le sujet tel qu'il est posé, pose un problème : par exemple, dans le sujet « Toute pensée est-elle un calcul ? », l'opposition entre le caractère apparemment sémantique de la notion de pensée et le caractère purement syntaxique compris dans la notion de calcul. La problématique ne doit surtout pas être conçue comme une question qui, par une suite de glissements et d'associations d'idées, ressemble vaguement au sujet que l'on nous a imposé sans toutefois lui être rigoureusement identique. Un critère simple permet de s'assurer de la conformité de la problématique au sujet : toute réponse à la problématique doit être aussi une réponse explicite au sujet.

La problématique doit être justifiée par un ou plusieurs paragraphes de problématisation. vous devez convaincre le lecteur qu'il y a un problème philosophique à résoudre, sans quoi toute la dissertation qui suit est inutile. La problématisation doit s'appuyer uniquement sur deux ressources : les

définitions que vous avez proposées et les thèses du sens commun.

Mais comment faire ? Voici la méthode pour construire une problématique de façon rigoureuse :

1. *définition* : je définis les principaux termes du sujet comme indiqué plus haut (définition nécessaire, suffisante, non circulaire et non arbitraire) ;
2. *substitution* : je réécris le sujet en remplaçant chaque terme défini par sa définition ;
3. *tension* : j'expose et justifie les différents aspects qui entrent en tension dans le sujet ainsi reformulé ;
4. *problématique* : je condense la problématique en une question unique.

Appliquons cette méthode au sujet « Dieu a-t-il pu vouloir le mal ? » :

1. *définitions* des principaux termes :
 - Dieu : « créateur du monde possédant toutes les perfections » ;
 - le mal : « ce qui ne doit pas être réalisé » ;
2. *substitution* des définitions aux termes définis dans le sujet : « un créateur du monde possédant toutes les perfections a-t-il pu vouloir ce qui ne doit pas être réalisé » ?
3. maintenant la *tension* apparaît sans doute plus clairement, puisque l'on est tenté d'affirmer à la fois que Dieu est parfait et qu'il a pu vouloir un monde imparfait, ce qui semble être une imperfection de sa part.

On peut alors rédiger l'introduction :

Par Dieu, on entend généralement un être qui d'une part est créateur du monde et de l'autre possède toutes les perfections, c'est-à-dire toutes les qualités positives à leur degré ultime. C'est en ce sens que les religions monothéistes — ainsi que les philosophes en l'absence de mention contraire — entendent le mot Dieu.

Définitions

Le mal est ce qui ne doit pas être réalisé. Dire qu'un travail est mal fait, c'est dire qu'il n'aurait pas dû être accompli de cette façon. Une personne qui fait le mal est une personne qui fait ce que l'on ne doit pas faire.

Si Dieu existe tel que nous le définissons ordinairement, alors dans la mesure où il possède toutes les perfections, il doit être infiniment bon et donc ne devrait pas pouvoir accomplir le mal. Dans le sens où nous l'entendons ordinairement, l'idée de Dieu est incompatible avec celle de méchanceté ou d'incompétence.

Thèse
com-
mune

Un rapide coup d'œil autour de nous semble pourtant nous présenter le mal comme l'un des principaux ingrédients du monde dont Dieu serait le créateur : partout la guerre, l'injustice, la mort. L'existence manifeste du mal semble ainsi contradictoire avec celle d'un Dieu possédant toutes les perfections.

Contradiction

Le caractère apparemment mauvais du monde suffit-il donc à récuser l'hypothèse de l'existence d'un dieu parfait ?

Problématique

2.4 Annonce du plan

L'enjeu du devoir sera, dans chacune des parties, de proposer une réponse à la problématique, donc au sujet. La problématique doit être équivalente au sujet, mais simplement plus développée car elle formule explicitement la tension que le sujet ne contenait qu'implicitement.

Sans être obligatoire, l'annonce du plan est très appréciée des correcteurs. Elle montre que l'étudiant sait dès le début où il va et elle permet au correcteur de s'orienter facilement dans la copie. Rien n'est pire pour un correcteur — donc plus nuisible au candidat — qu'une copie dont la structure n'est pas absolument transparente.

Dans une annonce de plan, chacune des parties annoncées doit être formulée comme une réponse explicite à la problématique, donc au sujet : le rapport ne doit surtout pas rester implicite.

De plus, vous ne devez pas seulement dire la thèse que vous allez soutenir mais aussi les raisons pour laquelle vous allez la défendre. Ne vous contentez pas de dire : « Nous verrons d'abord que l'on peut répondre positivement à cette question, puis que l'on peut répondre négativement. » Il faut dire explicitement dès maintenant selon quel critère on apportera une réponse positive et selon quel critère une réponse négative.

Exemple sur le sujet « Histoire et géographie » :

Nous verrons dans un premier temps que c'est l'hétérogénéité des dimensions spatiale et temporelle qui justifie la séparation de l'histoire et de la géographie en deux disciplines indépendantes. Nous montrerons ensuite que chacune des deux disciplines isole arbitrairement l'une des dimensions des faits empiriques et qu'elles ne devraient pas être séparées. Nous soutiendrons enfin que la distinction entre histoire et géographie n'est pas de nature mais de degré : la géographie n'est pas une discipline autre que l'histoire mais simplement une histoire du temps long.

2.5 Types de sujet

Il existe principalement quatre types de sujet :

1. *un seul concept* (ou une expression) : « La substance », « L'égalité », « Le génie », « Être impossible », « Voir », « Faire de nécessité vertu », etc.
2. *deux concepts* (ou, plus rarement, trois) : « Substance et accident », « Genèse et structure », « Corps et esprit », « Convaincre et persuader », « Foi et raison », « Langue et parole », « Conscience et inconscient », « Pensée et calcul », « Mathématiques et philosophie », « Ordre, nombre, mesure », etc.
3. *une question* : « Toute philosophie est-elle systématique ? », « Peut-on prouver l'existence de Dieu ? », « Peut-on penser l'histoire de l'humanité comme l'histoire d'un homme ? », etc.
4. *une citation* : « “Si Dieu existe, alors tout est permis” », « “La science ne pense pas” », « “Pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien ?” », etc.

Naturellement, différentes formulations peuvent être à peu près équivalentes : « Pensée et calcul » et « Toute pensée est-elle un calcul ? », ou bien « Être impossible » et « Qu'est-ce qu'être impossible ? », etc.

2.5.1 Un seul concept

Lorsque le sujet porte sur un seul concept, les problématiques les plus fréquentes sont :

1. un problème de *définition* ;
2. un problème d'*existence* ;
3. la discussion d'une *thèse* naturelle sur ce concept.

Par exemple, sur « Être impossible », on peut s'interroger sur la *définition*, c'est-à-dire sur ce que c'est qu'être impossible : est-ce la même chose qu'être contradictoire ? Et si oui, contradictoire avec quoi : les lois logiques, les lois physiques, des lois métaphysiques ? Sur « La substance », on peut s'interroger sur l'*existence* des substances en elles-mêmes, et non seulement dans notre pensée. Sur « La spéculation », on peut discuter la *thèse* assez naturelle et répandue selon laquelle toute spéculation est nécessairement vaine et stérile. Mais évidemment, on peut choisir d'autres problématiques pour chacun de ces sujets : il n'existe pas une seule bonne problématique par sujet.

2.5.2 Deux concepts

Lorsqu'un sujet comporte deux termes (ou trois, comme « Ordre, nombre, mesure »), il existe un piège à éviter à tout prix, qui est de traiter le sujet concept par concept, comme Eltsine mangeait les hamburgers couche par couche : par exemple, de traiter, pour « Genèse et structure », d'abord la genèse, ensuite la structure, enfin les relations entre elles. Dans un tel traitement, seule la troisième partie serait dans le sujet. Il faut traiter d'entrée de jeu les relations entre les deux notions.

C'est en introduction, et plus précisément lors de la définition des termes du sujet, que l'on étudie chacune des notions pour elle-même : d'abord la genèse, ensuite la structure. Mais la problématique doit déjà lier les deux notions et poser le problème de leur articulation. Ensuite, chacune des parties du développement doit porter sur la nature de cette relation.

Exemple : « Histoire et géographie ».

L'histoire est la discipline qui décrit les faits du passé selon leur ordre temporel. On parle ainsi, selon les domaines, d'histoire politique, d'histoire de l'art, d'histoire des sciences ou d'histoire des idées.

Définitions

La géographie est la discipline qui décrit la répartition spatiale des faits. On appelle ainsi géographie physique celle qui décrit la position des montagnes et des mers, géographie humaine celle qui décrit des phénomènes tels que la concentration des villes ou la périurbanisation.

Quoique souvent regroupées dans le syntagme scolaire d'« histoire-géographie », les deux disciplines sont souvent enseignées séparément. On cherchera par exemple dans deux livres différents une « géographie de la France » et une « histoire de France », ce qui semble indiquer que les deux discours peuvent être tenus indépendamment l'un de l'autre.

Thèse
com-
mune

Pourtant, dans la mesure où ces deux sciences traitent de faits empiriques, elles décrivent des réalités qui sont déterminées à la fois spatialement et temporellement. On ne peut raconter le partage de Verdun sans décrire en même temps le nouvel état des frontières, ni raconter la bataille des Thermopyles sans faire intervenir la topographie. Inversement, on ne peut décrire les mouvements de population sans décrire les circonstances historiques qui les ont causés.

Contradiction

Dans la mesure où les faits empiriques sont à la fois spatiaux et temporels, y a-t-il donc un sens à prétendre les décrire selon un de ces ordres indépendamment de l'autre ?

Problématique

2.5.3 Une question

Les sujets qui se présentent sous la forme d’une question sont réputés les plus faciles, mais il faut bien prendre garde à deux pièges :

- que la nécessité de poser la question ait bien été expliquée en introduction : la question ne doit pas paraître arbitraire ;
- que la problématique ne soit pas la simple paraphrase du sujet.

2.5.4 Une citation

Lorsque le sujet est une citation, il ne doit jamais être pris au pied de la lettre. Quitte à jouer sur les mots, les deux sujets suivants appellent bel et bien des traitements distincts :

- « Pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien ? »
- « “Pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien ?” »

Dans le premier cas, le sujet est une question, tandis que dans le second il est une citation (de Leibniz). Quand le sujet est une question, on doit y envisager des réponses (métaphysiques, scientifiques, phénoménologiques...), et examiner si elles sont satisfaisantes. Quand le sujet est une citation, on doit se demander ce qui peut nous amener à poser cette question ; par exemple, quelle est la spécificité de l’être humain pour qu’il puisse se poser cette question — la question contre-factuelle par excellence ?

De même, avec le sujet « “Tous pourris” », il est évidemment hors de question de développer la thèse selon laquelle tous les hommes politiques sont corrompus, puis de voir platement que tous les hommes politiques ne sont peut-être pas corrompus ; mais il faut s’interroger sur l’existence même de ce slogan, sur les intérêts de ceux qui le proclament, sur le danger qu’il représente pour la démocratie.

Une citation ne doit donc jamais être prise au pied de la lettre. Elle doit toujours susciter une interrogation de second degré, sur l’existence et les conditions de possibilité du discours qu’elle rapporte.

3 Le développement

3.1 Les parties

Le développement est composé de deux ou trois parties. Il vaut mieux une bonne copie en deux parties qu’une mauvaise en trois. Rien n’est pire qu’une troisième partie boiteuse, redondante avec la deuxième et rajoutée à la hâte dans le seul but d’atteindre le nombre réputé magique.

Chaque partie possède la forme suivante :

1. un court alinéa pour énoncer la thèse de la partie (de deux à cinq lignes), et éventuellement annoncer le plan des sous-parties ;
2. plusieurs alinéas : un alinéa par sous-partie (voir la section 3.2) ;
3. pour toute partie sauf la dernière, un alinéa de transition (voir la section 3.3).

On saute une ou plusieurs lignes avant et après chaque partie, mais pas à l'intérieur d'une partie.

Chaque partie a pour titre et pour première phrase une réponse explicite à la problématique. En particulier, il ne faut surtout pas consacrer la première partie à redéfinir les termes du sujet — ce qui aurait dû être fait en introduction — ou à exposer une thèse qui ne serait que préalable à la réponse.

Il existe un certain nombre de plans récurrents, que l'on peut appeler plan analytique, plan dialectique, plan de renversement des valeurs (par réhabilitation ou dégradation), etc. Certains d'entre eux seront décrits ci-dessous. Mais il faut bien se garder de vouloir appliquer un traitement mécanique aux sujets. Appliqué à toute force à un sujet, un plan inapproprié gâchera toute la dissertation. Ces quelques plans récurrents sont présentés seulement à titre de suggestion, mais ce ne sont pas les seuls plans possibles, et généralement pas les meilleurs. Le meilleur plan sera toujours celui que vous aurez inventé spécifiquement pour tel ou tel sujet.

3.1.1 Le plan analytique

Ce que nous appellerons ici le plan analytique est d'une grande efficacité car il repose sur la plus pure logique⁴. Mais il demande une rigueur sans faille : il faut que la problématisation ait été menée de façon absolument parfaite.

Supposons que, sur le sujet « Dieu a-t-il pu vouloir le mal ? », on ait posé en introduction une contradiction entre les trois principes suivants :

- A** Dieu est (par définition) un créateur du monde doué de toutes les perfections ;
- B** le monde est (selon l'expérience manifeste) imparfait ;
- C** un être parfait ne peut créer une œuvre imparfaite.

4. On trouvera un exemple de cette méthode dans l'exposition par Épictète de l'argument Dominateur (Épictète, *Entretiens*, II, 19). Voir l'analyse de Jules Vuillemin, *Nécessité ou contingence*, Paris, Minuit, 1984.

Ces trois principes sont manifestement contradictoires. Si l'on veut sauver la cohérence, on doit renoncer au moins à l'un d'entre eux⁵. On en déduit trois parties possibles :

non A le monde étant imparfait (B) et un être parfait n'ayant pu créer une œuvre imparfaite (C), il n'existe pas de créateur du monde doué de toutes les perfections (non A) ;

non B Dieu étant parfait (A) et n'ayant pas pu créer d'œuvre imparfaite (C), le monde n'est pas aussi imparfait qu'il semble être (non B) ;

non C Dieu étant parfait (A) et le monde étant imparfait (B), il faut admettre qu'un être parfait peut être créateur d'une œuvre imparfaite (non C).

Reste à savoir quel ordre est le plus pertinent !

3.1.2 Le plan dialectique

Le plan dialectique est, probablement à tort, le plus populaire. À ses élèves de l'École Normale Supérieure, Louis Althusser proclamait que tout plan devait représenter d'abord la passion, ensuite la crucifixion, enfin la résurrection. Lorsque le sujet porte sur une notion d'usage fréquent mais qui transcende l'expérience, on peut souvent adopter le plan suivant :

1. cette chose *existe* ;
2. cette chose n'est qu'une *illusion* ;
3. on peut faire un *usage régulateur* de cette chose, c'est-à-dire postuler son existence à des fins théoriques ou pratiques, faire « comme si » la chose existait. Naturellement, il faut toujours déterminer avec précision à quel intérêt est soumis le « comme si » : intérêt théorique (connaître le monde), pratique (progrès moral), etc.

Par exemple, sur le sujet « La substance », on peut adopter le plan dialectique suivant :

1. la substance est un *substrat* : derrière tout phénomène doit se trouver une entité permanente, qui soit en même temps le support du discours (Aristote) ;
2. la substance est une *fiction* : on n'a jamais d'expérience de la substance, mais seulement de ses manifestations (Berkeley, Hume) ;

5. En logique classique, on peut montrer que la négation de « A et B et C » implique « non A ou non B ou non C ».

3. la substance est une *fonction* : la substance n'est certes jamais connue en elle-même, mais elle doit être pensée pour rendre possible une connaissance des phénomènes (Kant).

Le plan dialectique a pourtant ses inconvénients :

1. il est généralement le plan le plus attendu — or ce qui ne surprend pas votre correcteur tend à l'ennuyer, surtout lorsque le même plan fade se voit reproduit en trente exemplaires ;
2. le désir de synthèse à tout prix engendre souvent une troisième partie extrêmement plate, sans saveur ni force, où l'on s'efforce de concilier sans combat la version amollie de thèses contradictoires. Souvent la deuxième partie, celle de la critique, est celle où l'on a pris le plus de plaisir, et dont la conciliation finale est un affaiblissement considérable.

Aussi convient-il parfois de sacrifier le plan dialectique à d'autres types de plan, présentant plus de vigueur.

3.1.3 Le plan par renversement de valeurs

Le plan par renversement de valeurs consiste à réhabiliter progressivement une notion à forte connotation négative ou à dégrader progressivement une notion à forte connotation positive. Il permet d'éviter, dans ces cas-là, les fadeurs d'un plan dialectique.

Il arrive en effet qu'un sujet de dissertation corresponde à un concept chargé d'une forte connotation péjorative : « L'égoïsme », « L'erreur », « Le mauvais goût », « L'argument d'autorité », « Les causes finales », « L'anachronisme », etc. Un plan dialectique pourrait être ici extrêmement fade :

1. dans une première partie, on *critique* le concept, selon la conception commune (l'égoïsme est un intérêt immoral et nuisible à la société, l'erreur fait obstacle à la connaissance, le mauvais goût est une perversion du goût) ;
2. dans une deuxième partie, on *justifie* ces concepts (l'égoïsme est l'intérêt dominant chez l'homme ; l'erreur est parfois fertile ; le mauvais goût peut revêtir un intérêt esthétique, par exemple dans le kitsch ou chez Warhol) ;
3. dans une troisième partie, on *concilie* avec fadeur les deux points de vue précédents (l'égoïsme est parfois bon, mais il ne faut pas en abuser ; l'erreur est parfois fertile, mais il faut quand même faire attention ; le mauvais goût ne doit quand même pas être excessif).

Un plan plus puissant est alors le suivant, qui procède à une réhabilitation progressive du concept péjoratif :

1. le concept est *nuisible* (l'égoïsme est un intérêt immoral et nuisible à la société, l'erreur fait obstacle à la connaissance, le mauvais goût est une perversion du goût) ;
2. le concept est *inévitabile ou indiscernable* (toute action a lieu sur fond d'égoïsme, toute connaissance repose sur une erreur, tout goût est mauvais) ;
3. le concept est même parfois *bénéfique* ou souhaitable (l'égoïsme a des effets profitables, l'erreur fait progresser la connaissance, le mauvais goût fait évoluer l'histoire de l'art).

Dans ce dernier plan, il ne s'agit pas d'adopter une thèse conciliant deux points de vue opposés, mais au contraire d'approfondir progressivement une thèse forte, selon une véritable montée en puissance.

Naturellement, le plan de réhabilitation est difficilement justifiable dans certains cas : « L'esclavage », « Le terrorisme », « Le racisme ». Ici, toute idée de réhabilitation serait assez scabreuse.

Symétriquement au plan de réhabilitation, le plan de dégradation consiste à dégrader un concept spontanément perçu comme positif : « Le désintéressement », « La sympathie », « La vérité », « La sincérité », « Le bon goût », « L'égalité »... On montre alors successivement :

1. que le concept est *bénéfique* ;
2. qu'il est *impossible ou indiscernable* ;
3. qu'il est même parfois *nuisible*.

3.2 Les sous-parties

Chaque partie doit être divisée en *sous-parties*. Ici encore, le nombre moyen est trois, mais deux ou quatre peuvent tout à fait convenir si la matière l'exige.

Chaque sous-partie doit contribuer à démontrer la thèse de la partie. Elle se présente comme un paragraphe unique composé de trois moments :

1. la première phrase énonce clairement la thèse de la sous-partie ;
2. plusieurs phrases d'argumentation, qui peuvent être :
 - (a) un raisonnement ;
 - (b) un exemple ;
 - (c) une référence ;

3. une dernière phrase montrant comment la thèse démontrée dans cette sous-partie contribue à démontrer la thèse de la partie.

Ne sautez pas de lignes d'une sous-partie à l'autre : il suffit d'aller à la ligne.

Remarquez bien que tout raisonnement, tout exemple, toute référence doit être précédé et suivi par l'énoncé de la thèse que vous entendez soutenir dans cette sous-partie (voir un exemple de rédaction de sous-parties dans la section 6).

Une copie n'est jamais jugée pour ses idées ni pour ses références mais pour sa construction argumentative. Aucun correcteur ne cherche dans les copies la confirmation de ses propres convictions philosophiques. On préfère lire des rivaux exigeants que des partisans maladroits. N'essayez donc pas de deviner les orientations philosophiques du correcteur, qui est souvent plus ouvert d'esprit que vous ne le croyez. Les inspirations kantienne, heideggerienne, wittgensteinienne, quiniennne ne sont ni encouragées, ni bannies : tout dépend de la manière dont vous argumenterez vos idées.

Pour la même raison, aucune envolée lyrique, démonstration d'enthousiasme, abstraction délibérément confuse ne suffira à convaincre votre lectorat. Les philosophes n'ont pas peur de l'abstraction ou de la nouveauté : il faut simplement qu'elle soit argumentée de façon convaincante.

On est souvent conduit, en première partie notamment, à défendre les thèses apparemment triviales du sens commun : le mal existe, le monde extérieur existe, etc. Il est difficile d'y trouver suffisamment de profondeur pour remplir une partie entière. Par exemple, pour un sujet comme « Le monde extérieur existe-t-il ? », comment peut-on consacrer plus de deux lignes à dire que, dans la vie de tous les jours, nous considérons l'existence du monde extérieur comme allant de soi ? Pour remédier à ce problème, la plus-value que vous apporterez dans la première partie ne sera pas du contenu, mais de la *structure*. Par exemple, vous pouvez, dans chacune des trois ou quatre sous-parties de cette première partie, mettre au jour l'une des raisons que nous avons de croire à l'existence du monde extérieur :

1. l'impression de résistance (le monde ne se comporte pas toujours comme je l'attends ou le désire),
2. l'existence d'une intersubjectivité (nos rapports avec autrui supposent un monde commun),
3. l'efficacité pratique de cette croyance. . .

Vous pouvez ainsi reconstruire en première partie le « système implicite » du sens commun, le décrire comme s'il s'agissait de la pensée d'un philosophe. La structure que vous aurez ainsi dégagée pourra d'ailleurs vous être très utile

en deuxième partie : vous pourrez alors démontrer, argument par argument, toutes les bonnes raisons que nous avons de croire à l'existence du monde extérieur.

Si vous défendez une thèse non triviale, il vous viendra souvent à l'esprit, au moment de l'écrire sur la copie, une objection naïve. Dans ce cas, *écartez-la explicitement*, pour prévenir tout malentendu et montrer que vous anticipez le sens commun et prétendez montrer quelque chose de plus ambitieux.

3.2.1 Les raisonnements

Toutes les ressources de la logique formelle sont directement mobilisables pour construire un raisonnement correct.

Une thèse peut être démontrée *a priori* par un syllogisme. Supposons que, dans le cadre d'une dissertation sur le thème « Le désintéressement », on veuille — provisoirement ou non — répondre par que le désintéressement absolu n'existe pas, c'est-à-dire que toutes nos actions sont fondamentalement intéressées. Une preuve *a priori* pourrait être la suivante :

L'homme est un être vivant ; or, un être vivant ne peut être poussé à agir d'une manière déterminée que s'il y est poussé par un intérêt ; par conséquent, l'homme est principalement motivé par des intérêts, et non par des valeurs morales.

Matériellement, les prémisses de cet argument sont certes contestables : il faut avoir préalablement montré que l'intérêt et la valeur sont mutuellement exclusifs, et que l'homme est un être vivant exactement au même titre que les animaux ; mais l'essentiel, de notre point de vue actuel, réside dans le caractère *a priori* de l'argument. Celui-ci est un syllogisme formellement valide⁶.

Une façon de récuser une thèse est de montrer une faille dans le raisonnement adverse. Supposons quelqu'un soutienne la thèse « il n'y a pas d'action désintéressée » en commettant, comme il arrive souvent, une erreur de quantificateur (« il n'existe pas d'action désintéressée, puisque nous voyons sans cesse les hommes autour de nous agir selon leur intérêt ») ou une erreur de modalisateur (« il n'existe pas d'action désintéressée, puisqu'il est possible que tout homme ne soit mû que par son intérêt personnel »). Dans ce cas, montrez explicitement quelle est la faille, et vous aurez réfuté la démonstration (reste à démontrer la thèse inverse).

Une deuxième façon de récuser une thèse est d'attaquer les prémisses ou les présupposés du raisonnement adverse. Supposons que quelqu'un nie

6. Ce qui, au passage, montre l'utilité directe, pour la dissertation, de la logique : celle-ci n'est pas une discipline isolée du cursus, elle est proprement philosophique.

l'existence d'actions désintéressées en s'appuyant sur un syllogisme valide : « L'homme est un être vivant ; or, un être vivant ne peut être poussé à agir d'une manière déterminée que s'il y est poussé par un intérêt ; par conséquent, l'homme est principalement motivé par des intérêts, et non par des valeurs morales ». Vous pouvez réfuter cette argumentation en rejetant l'une des prémisses – par exemple en disant que l'homme ne se réduit précisément pas à son animalité (ou du moins *pas nécessairement*, ce qui suffit à invalider la conclusion du syllogisme).

Une troisième façon de récuser une thèse est de critiquer les définitions des termes. Si quelqu'un soutient qu'il n'y a pas d'action désintéressée, vous pouvez critiquer cette thèse en disant qu'elle confond différentes sortes d'intérêt, qu'il faut en réalité distinguer : par exemple l'intérêt personnel, l'intérêt collectif, l'intérêt rationnel...

3.2.2 Les exemples

Utiliser des exemples, c'est montrer que vos thèses se vérifient à même les choses et qu'elles ne sont pas séparées du réel qu'elles prétendent décrire. Les exemples jouent donc un rôle crucial dans une dissertation. Dans une dissertation de philosophie politique, citez des événements historiques appartenant à des époques variées ; dans une dissertation d'esthétique, citez des œuvres d'art relevant d'époques et de genres variés ; dans une dissertation d'épistémologie, donnez des exemples scientifiques ; dans une dissertation de morale, de philosophie du langage etc., donnez toujours des exemples concrets.

La valeur argumentative d'un exemple dépend du type de thèses pour lequel il est mobilisé. On peut vouloir démontrer ou réfuter une thèse universelle, c'est-à-dire de la forme « tous les... sont... » ; on peut aussi vouloir démontrer une thèse existentielle, c'est-à-dire de la forme « certains... sont... ».

Pour démontrer une thèse existentielle, il suffit d'un exemple quelconque. Si vous voulez démontrer la thèse « il existe des guerres justes », il suffit de prendre un exemple, en justifiant qu'il s'agit bien d'une guerre et qu'elle est bien juste. Si vous voulez démontrer la thèse « il est possible d'apprendre à être artiste », il suffit de montrer que les écoles d'art enseignent à être artiste.

Pour réfuter une thèse universelle, il suffit également d'un contre-exemple quelconque. Pour réfuter la thèse « toute action est intéressée », inutile de montrer que *toute* action est désintéressée ! Il suffit d'exhiber un seul cas de bonne action dont on puisse montrer qu'il s'agit bien d'une action désintéressée.

Attention toutefois : un exemple quelconque ne suffit pas pour démontrer

une thèse universelle, réfuter une thèse existentielle, démontrer une nécessité ou réfuter une possibilité. Il ne serait par exemple pas convaincant de dire : « Comme le montre l'exemple de Staline, tous les hommes sont mauvais ». La preuve n'est pas convaincante, car de ce qu'il ait existé *certain*s hommes mauvais, elle conclut que *tous* les hommes sont mauvais. En termes logiques, le sophisme repose sur une confusion entre quantificateurs ou entre modalisateurs. La généralisation est abusive.

Le seul type d'exemples qui permette de démontrer une thèse universelle réfuter une thèse existentielle, démontrer une nécessité ou réfuter une possibilité est l'exemple-limite, c'est-à-dire un exemple qui semble tellement *invalid*er notre thèse que si l'on arrive à montrer que *même lui* la vérifie, elle celle-ci se vérifie *a fortiori* dans tous les autres cas. Si vous arrivez à montrer que même les actions apparemment les plus désintéressées de Gandhi étaient en réalité fondamentalement intéressées, alors votre thèse vaudra *a fortiori* non seulement pour Staline, mais pour tous les autres êtres humains. Vous fournirez ainsi, selon les termes de Gilles Gaston Granger, « une vérification de cette hypothèse sur des cas exemplaires, délibérément choisis comme particulièrement défavorables à sa démonstration⁷ ».

Résumons donc les types d'exemples qui peuvent être utilisés dans les différents cas de figure :

	Thèse d'universalité ou de nécessité	Thèse d'existence ou de possibilité
Démontrer	exemple-limite	exemple quelconque
Réfuter	exemple quelconque	exemple-limite

3.2.3 Les références

La première phrase d'un alinéa, où l'on annonce la thèse à venir, et la dernière, où l'on résume la thèse examinée, ne doivent contenir aucun nom de philosophe. Les références ne doivent apparaître qu'à l'intérieur des sous-parties comme une contribution à l'argumentation. Elles ne doivent pas être citées pour elles-mêmes, sous peine de tomber dans la doxographie.

De plus, chaque référence doit être soigneusement développée et analysée. Une phrase ne suffit pas. Développer une référence permet d'éviter l'érudition allusive. Un philosophe n'est ni un totem, ni un tabou. Une sottise, même énoncée par Kant, reste une sottise⁸ : un grand nom n'est jamais une autorité.

7. Gilles-Gaston Granger, *Essai d'une philosophie du style*, Paris, Armand-Colin, Philosophies pour l'âge de la science, 1968, p. 7.

8. Ainsi, dans l'*Anthropologie* (II, B), Kant définit la féminité par deux critères : la conservation de l'espèce (qui implique la crainte et la faiblesse), et l'affinement de la culture (qui implique la politesse et la tendance au bavardage).

Aussi toute assertion, même reprise de Kant, doit-elle être fondée au même titre que si c'était la vôtre. Une thèse n'est en effet jamais isolée dans l'œuvre d'un philosophe : en ceci, elle est toujours plus qu'une simple citation. Elle s'inscrit dans un système, ou plus modestement dans un ensemble de raisons, et c'est sur lui qu'il faut la fonder.

Pour cette raison, une citation, à elle seule, est rarement éclairante. Elle doit être décortiquée, expliquée, justifiée. Une copie sans citation, dans laquelle toutes les thèses sont justifiées les unes par les autres, est largement préférable à un agrégat de citations supposées transparentes et autosuffisantes. Rien ne saurait donc être plus nuisible à une dissertation philosophique que le *Dictionnaire de citations*, catalogue d'aphorismes certes rhétoriquement habiles, mais dont la profondeur n'est souvent qu'apparente, et la systématisme toujours absente.

Un philosophe doit toujours être cité avec la plus grande précision possible. Il ne suffit pas de dire que Kant a affirmé quelque part l'existence de connaissances synthétiques *a priori* : il faut au moins renvoyer à la *Critique de la raison pure*, voire plus précisément à son Introduction.

On peut mentionner quelques citations si on a le bonheur de les connaître par cœur. Mais si l'on a peu de mémoire, un résumé fidèle des thèses d'un philosophe n'a pas moins de valeur. En outre, les citations ont souvent un effet pervers : pour compenser l'effort qu'a nécessité leur apprentissage, on tend à les mobiliser à tort et à travers ou à en faire un usage purement décoratif. L'essentiel est, à l'inverse, de reconstruire explicitement le raisonnement qui fonde l'auteur cité à énoncer cette formule.

3.3 Transitions

Les transitions ne sont pas une simple exigence rhétorique, mais obéissent à une véritable nécessité argumentative : la continuité entre les parties. Une transition procède typiquement en trois moments :

1. *résumer* en une seule phrase la thèse que l'on vient d'exposer ;
2. montrer de manière détaillée, et surtout pas de manière symbolique ou allusive, ce qui *manque* à cette thèse ;
3. soumettre l'*ébauche* d'une solution, telle qu'elle sera développée dans la partie ou la sous-partie suivante.

Chacun de ces trois moments est crucial, mais c'est souvent le second qui fait défaut : si l'on change de point de vue sans avoir vraiment montré pourquoi il était *absolument nécessaire* (et non simplement possible) de le faire, si l'on ne montre pas clairement dans la transition pourquoi le point de

vue adopté jusqu'ici est insatisfaisant et doit être abandonné, le lecteur n'a strictement aucune raison de lire la partie suivante.

Par exemple, supposons que nous ayons adopté le plan suivant pour le sujet « La guerre » :

1. la guerre est un *déchaînement de violence* ;
2. la guerre est une violence, mais dirigée par l'intellect : une *violence rationnelle* ;
3. la pertinence de la guerre dépend des valeurs qui la motivent : sous certaines conditions, elle peut devenir une *violence raisonnable*.

La transition de la première à la deuxième partie peut être l'alinéa suivant :

Nous avons vu que la guerre pouvait se présenter au premier abord comme un déchaînement de violence, s'inscrivant dans la continuité de la rivalité entre les individus pour satisfaire leurs besoins naturels (boire, manger, respirer...). Mais ce serait méconnaître trois distinctions essentielles. D'abord, les belligérants ne sont pas des individus, mais des entités plus abstraites et plus larges, à savoir des États. Ensuite, les motivations d'une guerre sont rarement réductibles aux conditions de la satisfaction des besoins naturels : on entre en guerre pour s'assurer une position économique privilégiée, pour acquérir des terres riches en minerais, pour faire coïncider les frontières politiques de l'« État » avec les frontières culturelles de la « nation », pour laver l'humiliation d'une guerre passée, pour répandre la liberté révolutionnaire dans le monde entier, pour réaliser le communisme international, pour agrandir son « espace vital », pour recouvrer la terre de ses ancêtres, etc. : rien n'animal dans toutes ces motivations. Enfin, les moyens d'action sont de plus en plus « raffinés » : loin de la pierre que l'on jette à autrui, on fait de plus en plus appel aux dernières avancées scientifiques (armes à feu, bombes atomiques, armes chimiques ou bactériologiques). Loin d'être un pur et simple déchaînement de violence, la guerre se caractérise donc par un appel constant à l'intelligence. Ne faut-il pas, dès lors, considérer que la rationalité est aussi essentielle à la guerre que la violence ?

Lorsque l'on adopte un plan dialectique, l'une des transitions doit être plus soignée encore que toutes les autres : celle qui conclut la deuxième partie et annonce la troisième. Ici, plus de quinze lignes sont rarement un luxe. Il faut prendre le temps de bien montrer toute la tension à laquelle on est parvenu, dans sa radicalité. Plus la contradiction est radicale, plus la

résolution est attendue avec impatience : il faut savoir susciter l'intérêt du correcteur !

4 La conclusion

Le rôle de la conclusion est simple : elle doit répondre clairement à la problématique. Elle doit notamment contenir une phrase que le correcteur puisse retenir comme votre réponse au sujet. Elle doit être rédigée avec soin : certains correcteurs la lisent même juste après l'introduction afin de vérifier que le candidat sait où il va !

Il faut fuir comme la peste les conclusions paresseuses, comme « on a vu qu'il existait beaucoup de réponses différentes à cette question » ou « on a vu que cette notion est complexe et comporte de nombreux aspects ». On peut certes conclure sur une impossibilité de trancher, mais elle doit être argumentée, et non s'appuyer sur la seule diversité des opinions. La diversité des opinions n'est plus un bon point d'arrivée de dissertation qu'un bon point de départ.

La conclusion doit être une synthèse de la dissertation et non une table des matières. À cette fin, il suffit de remplacer toutes les déterminations temporelles (« nous avons d'abord... », « nous avons ensuite... ») par des critères conceptuels (« dans la mesure où... »).

La conclusion ne doit contenir aucun nom de philosophe. C'est vous qui parlez en votre nom. Ne dites donc jamais : « en adoptant un point de vue heideggerien, on peut dire que... ». Si vous avez adopté le point de vue de Heidegger en citant cet auteur à la fin de votre dernière partie, il est temps maintenant de voler de vos propres ailes ; vous n'avez plus besoin de Heidegger pour porter les idées que vous vous êtes appropriées.

L'auteur de ces lignes déconseille fortement de terminer la conclusion par une ouverture du sujet. Ce procédé, généralement mal maîtrisé, a des effets catastrophiques pour les candidats : soit ils abordent des problèmes qui n'ont aucun rapport avec le sujet (« car, après tout, qu'est-ce que la vérité?... »), soit ils posent bien trop tard des problèmes qui auraient dû être traités (« une nouvelle question se pose, qui serait celle des valeurs au nom desquelles on mène une guerre »). Il vaut mieux éviter ce procédé et terminer directement par la réponse à la question : ici encore, la sobriété est parfois gage d'efficacité.

5 Exemple de plan détaillé : La nature est-elle bien faite ?

[Introduction]

Par nature, on entend généralement l'ensemble des choses et des processus matériels qui ne résultent pas d'une activité humaine ; on dit ainsi que les fleurs, la gravitation, l'homme même en tant qu'animal relèvent de la nature.

Définitions

On dit qu'une chose est bien faite lorsqu'elle est conforme à une norme donnée : un travail est bien fait s'il répond aux attentes, une œuvre d'art est bien faite si elle suscite la satisfaction attendue, une démonstration est bien faite si elle prouve ce qu'elle entend prouver.

On dit souvent, dans la langue de tous les jours, que « la nature est bien faite » — par exemple lorsque l'on observe que les oiseaux sont dotés d'os creux qui permettent le vol, que le chou romanesco possède une forme fractale, que les végétaux consomment le carbone que les animaux rejettent et produisent en retour l'oxygène qu'ils respirent.

Thèse
com-
mune

Mais dire qu'une chose est bien faite, c'est la considérer comme répondant à une norme donnée, donc comme intentionnelle, ce qui semble précisément exclure la nature, qui se définit par son caractère non intentionnel. Quand on dit que la nature est bien faite, on affirme en même temps qu'en tant que nature elle n'est pas le résultat d'une intention, et qu'en tant que bien faite tout semble indiquer qu'elle est le résultat d'une intention. Dire que la nature est bien faite semble donc une contradiction dans les termes : rien de ce qui est « bien fait » ne peut être naturel.

Contradiction

L'expression ne pouvant être prise au pied de la lettre, y a-t-il un sens légitime à affirmer que la nature est bien faite ou est-ce une pure et simple illusion ?

Problématique

Pour répondre à cette question, nous verrons dans un premier temps que la nature est dite bien faite quand elle est adaptée à certaines fins. Ensuite, nous montrerons que cette affirmation est illégitime d'un point de vue théorique car ces fins sont en réalité projetées par l'homme. Enfin, nous soutiendrons que dans la mesure où la nature relève de la responsabilité humaine, c'est à l'homme qu'il appartient de faire en sorte qu'elle soit bien faite.

Plan

I. Dire que la nature est bien faite, c'est observer son adaptation à certaines fins

A) Fins pratiques

- haut degré de sophistication dans les objets naturels : camouflage, toiles d'araignée. . .
- une inspiration pour la technique humaine

- ces choses sont bien faites quand elles sont bien adaptées à leurs fins
 - toile d'araignée : souplesse et résistance
 - os creux des oiseaux pour voler
- => les choses ne sont pas bien faites dans l'absolu, mais seulement par rapport à des fins déterminées

B) Fins esthétiques

- beaux objets dans la nature : papillons, fleurs, paysages. . .
- parfois cela répond à une utilité, par exemple la sélection sexuelle
- mais pas toujours : paysages de montagne chez Rousseau (*Confessions*)
- alors on juge que la nature est bien faite *pour nous* : plaisir esthétique, comme si la nature était faite pour nous plaire
- et pourtant on sait bien que ce n'est pas le cas ! la finalité est subjective, pas objective

C) Transition

- distinction apparente entre deux finalités
 1. finalité objective : les choses de la nature obéissent à une fonction effective (alimentation, reproduction. . .)
 2. finalité subjective : les choses de la nature obéissent à une fin que nous projetons arbitrairement sur elle
- mais les deux cas sont-ils vraiment différents ?
 - difficulté de décider dans les cas particuliers, par exemple l'écume des bateaux et les rainures du melon selon Bernardin de Saint-Pierre
 - rien n'atteste qu'il existe des fins dans la nature
 - cela semble même contradictoire avec sa définition (absence d'activité humaine, qui est intentionnelle)
- sommes-nous donc fondés à prêter des fins à la nature ?

II. Ce n'est pas en soi que la nature est bien faite, mais seulement par rapport à des fins projetées par l'homme

A) L'idée de finalité naturelle n'a pas de fondement épistémologique

- on n'observe aucune fin dans la nature : l'araignée tisse sa toile et c'est nous qui inversons l'ordre des faits
- différence avec l'activité humaine, où le langage garantit l'intentionnalité
 - la représentation de l'effet précède la cause et peut être exprimée avant
 - par exemple le plan de construction

- le progrès scientifique tend à éliminer les finalités naturelles
 - Darwin : renversement de la finalité en causalité
 - reproduction avec variations (phénomène causal aléatoire)
 - certaines variations sont mieux adaptées au milieu et favorisent la reproduction (phénomène causal de sélection naturelle)
- => pas besoin de finalité : la causalité suffit

B) L'idée de finalité naturelle est métaphysiquement suspecte

- par qui la nature serait-elle bien faite ?
 - pas l'homme, puisque la nature n'est pas le résultat de l'activité humaine
 - alors seulement son créateur, c'est-à-dire Dieu
 - => dire que la nature est bien faite, c'est présupposer une création et une intention divines (preuves de l'existence de Dieu par Bernardin de Saint-Pierre)

C) Transition

- l'affirmation apparemment innocente selon laquelle la nature est bien faite cache de lourdes hypothèses métaphysiques
 - mais généralement ce n'est pas ce que l'on veut dire !
 - cela veut-il dire que l'expression est totalement dénuée de sens, ou peut-on la justifier ?
 - pour cela, il faudrait pouvoir justifier le statut des fins : garantir qu'elles ne sont pas arbitraires

III. C'est à l'homme qu'il revient de faire en sorte que la nature soit bien faite

A) La nature n'a pas initialement de fins mais elle est investie de fins

- la nature ne pourrait être dite bien faite que si l'on connaissait ses fins
 - en soi, la nature n'est pas bien ou mal faite
 - elle est telle qu'elle est
- les fins que l'on attribue à la nature sont arbitraires car ce sont celles dont les investissent ses habitants, à commencer par le plus puissant d'entre eux : l'être humain
- mais ces fins arbitraires n'en existent pas moins ! on peut donc prendre pour critère l'adéquation entre l'état de la nature et les intérêts de ses habitants

B) Redéfinir la nature en tenant compte de la responsabilité humaine

- la définition de la nature doit être précisée
 - elle ne résulte pas de l'activité humaine, mais aujourd'hui elle en dépend : anthropocène, changement climatique, disparition d'espèces, pollution. . .

- l'homme n'a pas créé la nature mais il la transforme donc il en est responsable : l'état de la nature dépend de son action et il peut en être blâmé
- il est donc largement responsable de son état présent et futur

C) Les fins sont simplement régulatrices

- l'homme n'a pas de mission et la nature n'a pas de destin certain
- mais on peut « faire comme si » la nature avait pour fin son adaptation à ses habitants
- on fait alors, en termes kantien, un usage « régulateur » plutôt que « constitutif » de la notion de finalité

[Conclusion]

Si l'on prend en un sens théorique l'affirmation selon laquelle la nature est bien faite, celle-ci est dénuée de sens ou indécidable : elle consiste à examiner comme soumise à une finalité un objet qui par définition en est dénué, ou à lui prêter des fins arbitraires. Synthèse conceptuelle

L'histoire a pourtant transformé cette question théorique en question morale et politique : la nature ayant vu l'émergence d'une finalité humaine dotée de moyens techniques susceptibles d'influer son cours, son adéquation à des fins relève aujourd'hui non plus seulement de la contemplation, mais avant tout de l'action et de la responsabilité humaine.

L'homme ne peut donc pas savoir si la nature est bien faite, mais doit agir pour qu'elle le devienne. Réponse claire

6 Exemple de dissertation rédigée : La nature est-elle bien faite ?

Par nature, on entend généralement l'ensemble des choses et des processus matériels qui ne résultent pas d'une activité humaine ; on dit ainsi que les fleurs, la gravitation, l'homme même en tant qu'animal relèvent de la nature. Définitions

On dit qu'une chose est bien faite lorsqu'elle est conforme à une norme donnée : un travail est bien fait s'il répond aux attentes, une œuvre d'art est bien faite si elle suscite la satisfaction attendue, une démonstration est bien faite si elle prouve ce qu'elle entend prouver.

On dit souvent, dans la langue de tous les jours, que « la nature est bien faite » — par exemple lorsque l'on observe que les oiseaux sont dotés d'os creux qui permettent le vol, que le chou romanesco possède une forme fractale, que les végétaux consomment le carbone que les animaux rejettent et produisent en retour l'oxygène qu'ils respirent. Thèse commune

Mais dire qu'une chose est bien faite, c'est la considérer comme répondant à une norme donnée, donc comme intentionnelle, ce qui semble précisément exclure la nature, qui se définit par son caractère non intentionnel. Quand on dit que la nature est bien faite, on affirme en même temps qu'en tant que nature elle n'est pas le résultat d'une intention, et qu'en tant que bien faite tout semble indiquer qu'elle est le résultat d'une intention. Dire que la nature est bien faite semble donc une contradiction dans les termes : rien de ce qui est « bien fait » ne peut être naturel.

Contradiction

L'expression ne pouvant être prise au pied de la lettre, y a-t-il un sens légitime à affirmer que la nature est bien faite ou est-ce une pure et simple illusion ?

Problématique

Pour répondre à cette question, nous verrons dans un premier temps que la nature est dite bien faite quand elle est adaptée à certaines fins. Ensuite, nous montrerons que cette affirmation est illégitime d'un point de vue théorique car ces fins sont en réalité projetées par l'homme. Enfin, nous soutiendrons que dans la mesure où la nature relève de la responsabilité humaine, c'est à l'homme qu'il appartient de faire en sorte qu'elle soit bien faite.

Plan

*

[À l'écrit : saut de lignes. À l'oral : silence de plusieurs secondes.]

Au sens le plus évident, dire que la nature est bien faite, c'est observer son adaptation à certaines fins. Tel est le cas aussi bien lorsque nous jugeons la nature *utile* que quand nous la jugeons *belle*.

Thèse et plan

On dit en effet que la nature est bien faite quand elle répond à des fins pratiques : la nature est alors *utile* à elle-même. On observe souvent le haut degré de sophistication de certains objets naturels : les techniques de camouflage de certains animaux, la complexité des toiles d'araignée etc., au point que ces objets sont même parfois une source d'inspiration pour la technique humaine. Si nous jugeons ces productions naturelles « bien faites », c'est parce qu'elles sont bien adaptées à leurs fins : le camouflage permet efficacement à l'animal d'échapper à ses prédateurs, ce qui est son objectif afin de pouvoir se maintenir en vie et perpétuer son espèce ; la toile d'araignée possède des propriétés de souplesse, de résistance et de discrétion qui lui permettent d'attraper facilement des proies et de se nourrir ; les os creux des oiseaux leur offrent la légèreté qui permet le vol tout en assurant la rigidité de leur structure. On voit ainsi que la nature n'est pas jugée bien faite de façon absolue, mais seulement par rapport à des fins déterminées.

Thèse de s.-p.

Exemples

Il pourrait sembler que l'on juge parfois la nature bien faite sans la rapporter à des fins pratiques. C'est le cas lorsque l'on trouve la nature *belle* : les couleurs chamarrées des papillons, les fleurs et leur parfum, les paysages...

Conclusion de s.-p.

Thèse de s.-p.

Exemples

Mettons évidemment de côté les cas où la beauté répond à une certaine utilité, par exemple la sélection sexuelle pour la queue du paon. Il semble évident qu'un paysage de montagne, comme ceux qu'admire Jean-Jacques Rousseau dans les *Confessions*, ne répond à aucune utilité pratique. Juger beau ce paysage et dire à son sujet que la nature est bien faite, ce n'en est pas moins estimer qu'elle est bien faite *pour nous* : le plaisir esthétique qu'elle nous procure nous donne l'impression qu'elle est faite pour nous plaire, quand bien même nous savons que ce n'est pas le cas. Même dans le plaisir esthétique, nous jugeons que la nature est bien faite en la rapportant à certaines fins.

Conclusion de s.-p.

Il semble donc que l'on puisse distinguer deux types de finalité par rapport auxquelles nous jugeons la nature bien faite. La première est une finalité *objective* : nous la constatons lorsque les choses de la nature obéissent à une fonction effective telle que l'alimentation ou la reproduction. La seconde est une finalité *subjective* : les choses de la nature obéissent à une fin que nous projetons arbitrairement sur elle. Mais avons-nous vraiment les moyens de discerner les deux cas ? Il est parfois difficile de décider dans les cas particuliers. Bernardin de Saint-Pierre a cru voir dans l'écume et les rainures du melon les traces d'une finalité objective, l'écume servant à prévenir les bateaux de la présence d'un rocher et les rainures du melon le prédestinant au partage familial. Or non seulement rien n'atteste qu'il existe des fins dans la nature, mais cela semble même contradictoire avec sa définition : l'absence d'activité humaine semble exclure toute intentionnalité réfléchie. Sommes-nous donc fondés à prêter des fins à la nature et donc à juger que la nature est objectivement bien faite, ou n'est-ce toujours là qu'une projection illégitime ?

Conclusion de partie

Transition

*

[À l'écrit : saut de lignes. À l'oral : silence de plusieurs secondes.]

Non seulement la nature n'est bien faite que par rapport à des fins, mais ces fins elles-mêmes sont librement projetées sur elle par l'être humain. Nous verrons ainsi que non seulement l'idée de finalité naturelle n'a pas de fondement *épistémologique*, mais qu'elle est *métaphysiquement* suspecte.

Thèse et plan

L'idée de finalité naturelle n'a d'abord aucun fondement *épistémologique*. À proprement parler, on n'observe jamais aucune fin dans la nature. Tout ce que nous voyons, c'est une araignée qui tisse sa toile, puis des insectes qui y sont pris avant d'être mangés par l'araignée. De quel droit affirme-t-on que l'araignée a tissé sa toile *pour* attraper des proies ? C'est nous qui inversons l'ordre des faits en supposant que la représentation de la fin (la capture) a précédé la cause (le tissage). N'ayant pas eu avec l'araignée la discussion

Thèse de s.-p.
Exemples

préalable que nous pouvons par exemple avoir avec un architecte, nous ne pouvons affirmer que telle était la finalité de son action. Le progrès scientifique tend même à éliminer les finalités naturelles pour les remplacer par la simple causalité. Darwin a ainsi montré que même les cas apparemment les plus flagrants de finalité pouvaient être réduits à un mécanisme causal. Les êtres vivants ne se reproduisent pas à l'identique mais avec des variations aléatoires, selon un mécanisme causal. Certaines de ces variations sont mieux adaptées au milieu naturel que d'autres et favorisent la survie des individus, donc leur reproduction, pendant que d'autres, moins adaptées au milieu, ne permettent pas une survie suffisamment longue pour assurer la reproduction : ce mécanisme, dit de sélection naturelle, est également causal. Les comportements les mieux adaptés à l'environnement se trouvent donc être ceux qui résistent au temps, non par l'effet d'une finalité mais par pur mécanisme. Il n'est donc pas besoin de finalité pour expliquer ce qui, dans la nature, semble bien fait. La nature n'est pas « bien » faite : elle est simplement telle qu'elle est. C'est illusion que de projeter sur elle des fins supposées.

Référence

Conclusion de s.-p.

Son fondement n'étant pas épistémologique, l'idée que la nature est bien faite repose en réalité sur un fondement *métaphysique* : l'existence de Dieu. Dire que la nature est bien faite, c'est en effet présupposer qu'elle a été faite par quelqu'un. Ce n'est pas l'homme qui fait la nature puisque, par définition, la nature n'est pas le résultat de l'activité humaine ; ce ne peut donc être qu'un créateur supposé. Ainsi l'observation apparemment innocente selon laquelle la nature est utile ou belle a-t-elle été utilisée, par exemple par Bernardin de Saint-Pierre, pour démontrer à partir de l'expérience commune l'existence de Dieu. L'argument repose en réalité sur une pétition de principe : en supposant que la nature contient des fins, on conclut que ces fins ont été fixées par un créateur — mais c'est l'idée même de fin qui était d'emblée suspecte. L'idée selon laquelle la nature serait bien faite est donc non seulement dénuée de fondement épistémologique, ce qui montre son arbitraire, mais contient en creux une thèse métaphysique.

Thèse de s.-p.

Référence

Conclusion de s.-p.

Nous avons vu que lorsque l'on dit que la nature est bien faite, ce n'est pas de façon absolue mais en la rapportant à des fins déterminées. Nous voyons maintenant que ces fins ne sont pas elles-mêmes constatées dans la nature, mais que c'est nous qui les projetons sur elle en nous appuyant non pas sur l'expérience que nous invoquons, mais sur des principes métaphysiques. Les fins ne peuvent être constatées ni dans la nature elle-même, ni hors d'elle dans quelque intention divine. Faut-il donc renoncer à donner un sens autre que métaphorique à l'idée que la nature est bien faite, ou bien pouvons-nous lui donner un sens en la rapportant à des fins avérées ?

Conclusion de partie

Transition

*

[À l'écrit : saut de lignes. À l'oral : silence de plusieurs secondes.]

Puisque la nature ne peut être jugée bien faite que relativement à certaines fins que l'homme projette librement sur elle, nous verrons que certaines de ces fins permettent de juger si la nature est bien faite : les fins de l'homme lui-même en tant que responsable du devenir de la nature. Cela nous conduit à préciser la définition de la nature ainsi que le statut des fins que nous projetons sur elle.

Thèse
et plan

La nature n'a certes pas initialement de fins, conformément à sa définition comme ensemble des processus matériels ne résultant pas d'une activité humaine. En soi, la nature n'est pas bien ou mal faite car elle ne réalise aucun plan fixé d'avance : elle est simplement telle qu'elle est. Mais cela ne l'empêche pas d'être, après coup, investie de fins. Certains de ses habitants ayant acquis le pouvoir d'influencer massivement son cours, c'est largement d'eux que dépend aujourd'hui le fait que la nature soit bien faite ou non. Quelques arbitrages qu'elles soient, les fins humaines n'en existent pas moins. Pour juger si la nature est bien faite, on peut donc prendre pour critère l'adéquation entre l'état de la nature et les intérêts de ses habitants, à commencer par le plus puissant d'entre eux.

Thèse de
s.-p.

Argumentation

Conclusion de
s.-p.

Cette perspective nous conduit à préciser la définition de la nature en tenant compte de la responsabilité acquise par l'homme dans l'histoire. La nature ne résulte certes pas de l'activité humaine, dans la mesure où elle n'a pas été créée par lui ; mais si son cours ne dérive pas de l'activité humaine, aujourd'hui il en dépend largement. Les effets du changement climatique, les disparitions d'espèces, la pollution sont si massifs que l'on appelle désormais « anthropocène » l'époque de la planète Terre où l'activité humaine affecte essentiellement son devenir. L'homme n'a pas créé la nature mais la capacité qu'il a de la transformer l'en rend responsable : l'état de la nature dépend de son action et il peut en être blâmé. Impossible de dire sans lourde hypothèse métaphysique si la nature était initialement bien faite ; mais ce qui est certain est qu'il dépend désormais de l'homme qu'elle le soit, et cette question est désormais d'ordre politique.

Thèse de
s.-p.

Argumentation

Conclusion de
s.-p.

Reste à fixer le statut précis de la fin ainsi projetée sur la nature, à savoir l'adéquation entre son état et les intérêts de ses habitants. Pas plus que la nature, l'homme n'a reçu de mission explicite. Il peut donc tout au plus « faire comme si » la nature avait pour fin son adaptation à ses habitants. On fait alors, en termes kantien, un usage « régulateur » plutôt que « constitutif » de la notion de finalité. Nous ne pouvons affirmer que la nature soit bien faite mais nous devons postuler, afin d'orienter notre action, qu'elle doit le devenir.

Thèse de
s.-p.

Référence
Conclusion de
s.-p.

*

[À l'écrit : saut de lignes. À l'oral : silence de plusieurs secondes.]

Si l'on prend en un sens théorique l'affirmation selon laquelle la nature est bien faite, celle-ci est infondée : elle consiste à examiner comme soumise à une finalité un objet qui par définition en est dénué, ou à lui prêter des fins potentiellement arbitraires. Analyse

L'histoire a pourtant transformé cette question théorique en question politique : l'histoire ayant vu l'émergence d'une finalité humaine dotée de moyens techniques susceptibles d'influer massivement le cours de la nature, l'adéquation de celle-ci à des fins relève aujourd'hui non plus seulement de la contemplation, mais avant tout de l'action et de la responsabilité humaine.

L'homme ne peut donc pas savoir si la nature est bien faite, mais sait désormais qu'il doit agir pour qu'elle le soit. Réponse claire

7 Sujets de dissertation

Voici des sujets pour s'entraîner à la dissertation⁹. Pour vous entraîner, il suffit de rédiger :

1. une introduction : définitions, tension, problématique ;
2. un plan détaillé (aucun nom de philosophe ne doit apparaître dans les titres des parties et sous-parties) ;
3. une courte conclusion répondant clairement à la problématique.

On trouvera une liste plus complète dans le document du présent auteur, « 11 000 sujets de dissertation de philosophie » (http://baptiste.meles.free.fr/site/BMeles-9000_sujets_dissertation_philosophie.pdf).

Peut-on renoncer à comprendre ?	Le possible
Y a-t-il une éducation du goût ?	Qu'est-ce qu'une expérience ?
L'extraordinaire	Y a-t-il des limites à la conscience ?
Qu'est-ce qu'un monstre ?	La chance
A qui devons-nous obéir ?	L'incertitude
Peut-on échapper au temps ?	Qu'est-ce qu'être efficace en politique ?
Pourquoi se divertir ?	
Y a-t-il de l'impensable ?	Tout est-il politique ?

9. Ces sujets sont tirés du rapport du jury du concours oral pour l'année 2018 de l'École normale supérieure de Paris (http://www.ens.fr/sites/default/files/2018_al_philo_oral_epreuve_commune.pdf). Les sujets ont été proposés par Fabienne Baghdassarian, François Calori, Pascale Gillot, Laurent Lavaud, Baptiste Mélès et Pauline Nadrigny.

L'universel	L'outil
Ai-je un corps ?	Le vrai et le faux
Ignorer	Faut-il une théorie de la connaissance ?
La métaphysique est-elle une science ?	L'acte et l'œuvre
Que nous apprennent les mythes ?	Qu'est-ce qu'une réfutation ?
Qu'est-ce que traduire ?	L'exception
Le désir de savoir est-il naturel ?	Le bavardage
L'insurrection est-elle un droit ?	La philosophie est-elle abstraite ?
Y a-t-il des leçons de l'histoire ?	L'éternité
L'égalité est-elle une condition de la liberté ?	L'homme est-il raisonnable par nature ?
Le passé	Peut-on tout dire ?
La connaissance de soi	Y a-t-il des actes de pensée ?
L'objet de l'amour	Tuer le temps
Pourquoi raconter des histoires ?	L'imprévisible
L'amour-propre	Qu'y a-t-il ?
Qui suis-je ?	Qu'est-ce qu'un accident ?
Existe-t-il un art de penser ?	L'opinion
La mort de Dieu	La gauche et la droite
Connaître l'infini	Le privé et le public
L'homme est-il un loup pour l'homme ?	Peut-on tout démontrer ?
L'œuvre d'art doit-elle nous émouvoir ?	Quel est l'objet de l'histoire ?
La vérité en art	La cohérence
Vérité et certitude	Que nul n'entre ici s'il n'est géomètre.
L'enfant et l'adulte	Histoire et géographie
Les animaux pensent-ils ?	Voir
Le beau a-t-il une histoire ?	La conscience a-t-elle des moments ?
L'éternité	L'argument d'autorité.
L'interprétation	La désobéissance
Peut-on penser sans concept ?	Rêvons-nous ?
Entendre raison	L'inhumain
Qu'est-ce que faire preuve d'humanité ?	Qu'est-ce qu'un principe ?
L'histoire a-t-elle un sens ?	Y a-t-il une langue de la philosophie ?
L'aveu	L'introspection est-elle une connaissance ?
Prévoir	L'homme est-il un animal comme les autres ?
Que recherche l'artiste ?	La nature est-elle bien faite ?
Peut-on rester sceptique ?	L'ordre.
	La démocratie

Peut-on penser sans ordre ?	Plaisir et douleur
Qu'est-ce qu'un monstre ?	L'interprétation
Le temps existe-t-il ?	La solitude
Qu'est-ce qu'un auteur ?	L'illusion
Qu'est-ce qu'être ?	L'observation
Peut-on être sceptique ?	La raison d'Etat
Qu'est-ce qu'interpréter ?	L'harmonie
Qu'est-ce qu'un peuple ?	Justice et force
Peut-on séparer l'homme et l'œuvre ?	Le paysage
Peut-on ne pas être soi-même ?	Apprend-on à voir ?
À quoi reconnaît-on une œuvre d'art ?	L'habitude
La haine de la raison	La simplicité
Comment penser le mouvement ?	Faut-il se délivrer de la peur ?
Y a-t-il des régressions historiques ?	Faut-il vouloir la transparence ?
Suis-je seul au monde ?	Le langage est-il un instrument ?
Qu'est-ce qu'un monde ?	L'identité personnelle
La famille	L'avocat du diable
Y a-t-il des guerres justes ?	Peut-il y avoir un droit de la guerre ?
Le mot juste.	Qu'est-ce qu'une croyance rationnelle ?
L'identité collective	La désobéissance civile
La loi	L'ennemi
Qu'est-ce qu'une question ?	Qu'est-ce qu'une décision politique ?
Qui fait l'histoire ?	Penser par soi-même
Qu'est-ce qu'une maladie ?	Être hors de soi
L'irrationnel	Pourquoi punir ?
Qu'est-ce qu'un auteur ?	L'artiste est-il un créateur ?
Qu'est-ce qui fait la force de la loi ?	Peut-on tout exprimer ?
La superstition	Cause et loi
Peut-on s'en tenir au présent ?	Qu'est-ce qu'un mythe ?
L'emploi du temps	Pouvons-nous être objectifs ?
Y a-t-il des expériences métaphysiques ?	L'étranger
Le spectacle de la nature	L'imaginaire
Habiter le monde	Quel usage peut-on faire des fictions ?
L'état de droit	Faire la paix
La servitude	Le mouvement
La perspective	La loi et la coutume
Qu'est-ce qu'un monstre ?	Quel est l'objet de l'amour ?
La reconnaissance	Qu'est-ce qu'une crise ?
Le beau a-t-il une histoire ?	Apprend-on à être artiste ?
L'événement	L'oubli

L'amour de la vérité	La critique
Les œuvres d'art sont-elles éternelles ?	La souveraineté peut-elle se partager ?
Le hasard	Qu'est-ce qui est réel ?
Peut-on être citoyen du monde ?	La justice sociale
Y a-t-il des limites à la connaissance ?	L'immortalité
L'apparence	